

### 3e DIMANCHE DE L'AVENT 2011

L'ornement rose que je porte aujourd'hui est censé refléter la joie qui anime l'Apôtre, joie qui transparaît à travers l'épître de cette messe et dont les premières paroles sont reprises dans l'introït : *Gaudete in Domino semper, réjouissez-vous dans le Seigneur en tout temps*. Pourquoi se réjouir ? Et surtout en ce temps de crise, pourrions-nous ajouter, où tant de nuages s'amoncellent sur l'avenir de notre pays, en ce temps aussi où, comme je le disais jeudi, certains avec aussi peu de grâce – avec une grâce pourrait-on dire d'une lourdeur toute soviétique – continuent de s'acharner sur le visage du *plus beau des enfants des hommes*, comme dit l'Écriture, insultant son visage, ridiculisant l'acte central de sa vie, cette *heure* où il s'offre à la mort non seulement pour ses amis mais aussi pour ses bourreaux. Pourquoi quand même nous réjouir ? S. Paul nous le dit : *Dominus prope est* : c'est que *le Seigneur est proche* ! Et il est proche ayant triomphé par son amour de tous les ennemis de la croix.

Pour l'Apôtre, la proximité dont il est question, c'est celle du retour en gloire, celle du second avènement. Paul et les premiers disciples le pensaient en effet proche puisqu'avec la résurrection, les temps nouveaux – ceux de la récapitulation sous le chef du nouvel Adam, ceux de la transfiguration du cosmos – se trouvaient inaugurés dans son corps glorifié. La prolongation de l'attente posera aux disciples une question sérieuse sur la réalisation de la promesse, question à laquelle répondra la 2e lettre de S. Pierre, nous donnant à nous aussi une indication précieuse : *le Seigneur n'est pas en retard pour tenir sa promesse, comme le pensent certains ; c'est pour vous qu'il patiente, car il n'accepte pas d'en laisser quelques uns se perdre ; mais il veut que tous aient le temps de se convertir* (2 P 3, 9). Dieu attend notre conversion dans le clair-obscur d'une histoire qui reste précisément marquée par la discrétion du premier avènement, celui que nous nous apprêtons à commémorer en ce 3e dimanche de l'Avent, à deux semaines de Noël. Ainsi notre joie oscille-t-elle entre le rappel de la réalisation de l'antique promesse, celle de l'Emmanuel – Dieu vient demeurer parmi nous en se faisant petit enfant – et l'espérance de la réalisation de la promesse nouvelle : il viendra dans la gloire, mettant fin à l'histoire, un peu glauque quand même, que nous traversons génération après génération.

Le Seigneur est proche. Mais la proximité du premier avènement est celle d'une commémoration, dont l'objet ne cesse de s'éloigner dans le temps. Et la proximité du second avènement ne cesse de reculer à mesure qu'avance l'horizon de l'histoire. Comment alors nous approprier cette joie dont nous parle l'Apôtre ? Comment l'accueillir autrement que comme un mot un peu vide de sens ? En considérant un autre avènement, sacramentel celui-ci, qui se réalise en tout instant de l'histoire et en tout lieu du monde habité. C'est l'avènement permanent du Seigneur dans son Église, c'est sa présence continue par les sacrements, c'est son inhabitation en nous par la grâce, grâce de la communion eucharistique, grâce sanctifiante et habituelle du baptême, par laquelle nous devenons temples du Saint-Esprit, lieu où le Père et le Fils viennent faire leur demeure. La cause de notre joie n'est alors plus à rechercher uniquement dans le passé ou dans le futur, mais bien dans le présent, c'est-à-dire au cœur même de notre vie, et même de notre vie quotidienne.

Le Seigneur est proche, oui, il est même ici. C'est la confession de Jean-Baptiste que nous venons d'entendre dans l'évangile : *Au milieu de vous se tient celui que vous ne connaissez pas. Au milieu de vous, medius vestrum*, dit le Précurseur. Avec le prophète Sophonie, nous pourrions même ajouter : *Le Roi d'Israël, le Seigneur, est en toi* (Soph 3, 15). Non plus *medius vestrum*, mais *medio tui* ! Mais justement, celui qui se tient au milieu de nous, celui qui même se tient en chacun de nous, cherchons-nous vraiment à le connaître ? Et si nous ne cherchons pas vraiment à le connaître, alors comment pourrions-nous être envahis de sa joie ? Nous ne pourrions, comme le prophète vibrer et nous écrier : *Réjouis-toi, tressaille d'allégresse, fille de Jérusalem* ! (Soph 3, 14). Si nous sommes tristes, si nous ne nous distinguons pas de *ceux qui n'ont pas d'espérance*, pour reprendre les paroles de Paul aux Thessaloniens (1 Th 4, 13), c'est que nous ne le connaissons pas encore assez, lui le Consolateur.

Telle est la conversion à laquelle nous devons avant tout consentir. Le temps de la patience

de Dieu, c'est donc aussi le temps de ma propre vie, jalonnée par mes découvertes progressives du mystère de Jésus, scandé alors par la joie qui les accompagne. Songeons à cette nuit du mémorial de Pascal : *joie, joie, joie, pleurs de joie !* Telle est la conversion que Dieu attend de nous : que nous apprenions, dans le clair-obscur de la foi, voire dans la nuit de la foi, dirait S. Jean de la Croix, à découvrir les richesses infinies du mystère de son Fils infusées dans notre cœur.

Pour cela, prenons exemple sur la grande figure qui nous accompagne tout au long de ce temps de l'Avent, la Vierge Marie. L'Avent concentre en ses quatre semaines le temps qui s'écoule pour elle de l'Annonciation à la Nativité. Car si Marie est aujourd'hui par son Assomption dans la gloire de son Fils, s'il y a deux mille ans elle a pu voir le visage de l'Emmanuel lui sourire, elle a aussi, pendant neuf mois, vécu ce que nous vivons nous tout au long de notre pèlerinage terrestre : la présence du Seigneur, une présence réelle certes, mais pourtant invisible. Comme Marie, nous portons en nous le Christ. Comme Marie, nous ne voyons pas son visage. Comme Marie le découvrit par la grâce de sa maternité divine à mesure que les mois s'écoulaient, nous aussi nous découvrons dans notre proximité de grâce avec lui quelque chose de son mystère qu'un jour nous contemplerons, comme elle, à découvert. Le temps de l'Avent est donc le temps marial par excellence. C'est le temps du recueillement, de la récollection de tout notre être autour de celui qui est en nous, *intimior intimeo meo*, pour reprendre un mot de S. Augustin, à l'instar de Marie qui entourait de tout son être maternel la présence du Verbe en elle. Le temps de l'Avent est pour ainsi dire une parabole de notre existence terrestre : nous portons en nous le Verbe, mais sans voir son visage. A Noël, avec Marie, nous aurons à l'enfanter. Pour nous, cela signifiera le manifester par nos paroles et par nos actes. Mais nous ne le verrons toujours pas dans sa gloire, ce sera encore une fois comme Marie, dans un regard de foi. Cependant, par la foi, nous avons vraiment accès à lui, dans sa vérité. Et c'est pourquoi l'Eglise nous fait dire aujourd'hui : *gaudete in Domino semper*. Notre joie vient de la certitude de sa présence, « même si c'est de nuit » ajouterait S. Jean de la Croix. Joie que ne sauraient éteindre les incertitudes et les blasphèmes du jour, tous ces événements qui participent des souffrances de cette création gémissant en travail d'enfantement, assujettie comme elle l'a été à la vanité par le péché du premier Adam, comme le dit Paul aux Romains (cf Rm 8, 19.22).